

Anne Bisang, la mémoire vive

INTERVIEW • Transmettre son action ou son œuvre reste, pour les femmes, un acte très contesté. Pour preuve, l'étrange polémique développée autour d'un livre sur le parcours d'Anne Bisang à la Comédie de Genève.



PROPOS RECUEILLIS PAR
CAROLINE DAYER ET
NATHALIE BROCHARD

Les femmes font-elles partie de l'Histoire? Peuvent-elles laisser des traces? Ont-elles accès à la postérité? Elles travaillent, créent, agissent et revendiquent en toute logique de pouvoir transmettre ce pour quoi elles œuvrent. Anne Bisang en constitue le plus bel exemple.

Selon vous, l'acte de transmission, c'est mission impossible pour une femme?

Anne Bisang: Pas impossible, mais difficile, parce que les résistances occultes existent. Une femme n'est pas là pour laisser des traces de son action, elle doit avant tout savoir rester dans l'ombre. Toute affirmation d'elle-même est considérée comme présomptueuse et excessive.

Le cadre est-il trop étroit pour vous?

Comme souvent pour une femme, l'attitude juste est un exercice d'équilibrisme. Il est possible qu'il y ait parfois de la sur-affirmation en réponse au déficit d'intérêt ou de considération pour notre engagement et notre action. J'ai souvent préféré cela à l'assignation à la discrétion voulue par mes détracteurs. Parce que j'ai une lecture féministe du monde, transmise par les femmes des générations qui m'ont précédée, je ne suis pas tombée dans le piège de la mésestime de mon travail de directrice. J'ai donc gardé intact mon enthousiasme et pu réaliser de nombreux projets innovants, parfois même pionniers avec l'équipe de la Comédie.

Vos douze années à la Comédie furent riches et bien remplies. Concrètement, que croyez-vous



Pour les femmes, laisser une trace de leur action ou de leur création relève encore du parcours du combattant. JOANNA OSBERT

que nous allons retenir de votre travail?

Je souhaite que l'on garde le souvenir des grands rendez-vous artistiques et du partage. Mon action a été de démontrer qu'une institution n'est pas le lieu de quelques privilégiés avertis mais un espace de croisement des idées et des publics. J'ai décloisonné en invitant notamment l'expression citoyenne sous ce toit. Le public aujourd'hui est plus bigarré qu'autrefois du point de vue des provenances sociales et des générations. J'ai réussi à conserver le même nombre de spectateurs que mon prédécesseur en dépit de l'explosion de l'offre culturelle et de la concurrence cette dernière décennie à Genève.

Durant ces douze années, mon attention a porté sur la création artistique, l'élaboration d'une programmation de qualité, faisant la part belle aux écritures contemporaines, aux

jeunes talents mais aussi aux grands noms de la scène européenne. Je pense à Claude Régy, Peter Brook, Isabelle Huppert, Robert Wilson, Castellucci et Warlikowski pour ne citer qu'eux.

Le développement de projets a permis à de nombreux artistes de notre région de profiter de ce beau navire pour fortifier leur travail et rencontrer un public élargi. Je pense à Dorian Rossel en particulier. Ainsi, le public de la Comédie a découvert des auteurs et des écritures scéniques originales très loin de l'idée consensuelle qu'on se fait souvent de l'institution. C'est cette vision inédite de l'institution dans notre canton qui a pu déstabiliser une certaine forme de conservatisme, davantage peut-être que mes convictions féministes.

Justement, si on peut retenir l'œuvre d'un peintre à travers ses

tableaux, comment transmettre une mise en scène et plus généralement la vie d'un théâtre?

Le pari au théâtre c'est d'inscrire notre travail dans la mémoire des spectatrices et des spectateurs. Et espérer pouvoir compter sur le travail de la presse et des médias. Aujourd'hui, avec la multiplication de l'offre des spectacles, l'espace d'information et de critique dans les journaux se conquiert de haute lutte! L'offre s'est élargie alors que les pages culturelles stagnent ou sont réduites. La création du Journal de la Comédie, dès mon arrivée, anticipait sur la nécessité de transmettre des clefs de lecture à un public moins averti. Des clefs que la presse ne donne aujourd'hui que ponctuellement. Il y a aussi bien sûr un travail d'archivage qui passe par la captation des spectacles en DVD, de nombreuses photos des événements et l'enregistrement audio de nos rencontres

avec le public. Et conformément à une tradition bien ancrée dans les institutions théâtrales d'ici et d'ailleurs, nous avons publié un livre qui revisite ces douze années.

Le livre de la polémique... Transmettre n'est-ce pourtant pas la fonction première d'un livre?

Une polémique malveillante, puisque ce livre est indéniablement un outil pédagogique, dès lors qu'il transmet une mémoire et des connaissances. Ce livre retrace un peu plus d'une décennie du théâtre de la Comédie. S'il a dérangé certains, c'est qu'il est une arme imparable contre le déni de ce qui a été marquant sur cette scène. Et j'observe que lorsqu'une femme dit ce qu'elle a fait, qu'elle ose l'écrire, cela passe encore, semble-t-il, pour de l'orgueil personnel.

C'est un peu le résultat de ce qu'on projette sur vous, non?

LES CAUSES D'UNE POLÉMIQUE

Dans un article du 10 février intitulé «Le livre de la controverse», l'hebdomadaire GHI a mis le feu aux poudres en s'intéressant au financement par des dons privés de l'ouvrage *Anne Bisang à la Comédie de Genève. L'obsession du printemps* récemment publié. Le Conseil de la Fondation d'art dramatique (FAD), organe de contrôle de la Comédie, estimait ne pas avoir été consulté sur l'utilisation de cet argent et n'avait appris l'existence du livre qu'à sa sortie en librairie. S'en est suivie une série d'échanges par voie de presse, communiqués et autres blogs révélant le climat tendu des relations entre le théâtre et la Fondation. En parallèle, une pétition de soutien à Anne Bisang a recueilli plus de deux cents signatures, essentiellement dans les milieux culturels. A noter que les ouvrages du même genre, comme ceux de Martine Paschoud pour le Théâtre de Poche ou de Renée Auphan pour le Grand-Théâtre, n'avaient pas à l'époque provoqué de telles polémiques. RED

Ce poste m'a certes donné du pouvoir, c'est vrai, mais avant tout le pouvoir de créer, de faire bouger les lignes. Le pouvoir par exemple de donner une grande scène aux auteur-e-s vivant-e-s, aux textes audacieux, aux jeunes artistes, aux femmes.

En deux mots, que doit-on garder en mémoire de votre engagement à la Comédie?

Le théâtre est l'allié naturel d'une démocratie vivante et courageuse qui n'a pas peur des divisions et des controverses. Lorsque l'on veut disqualifier la part de réflexion contenue dans une œuvre théâtrale pour ne mettre en valeur que sa part divertissante et émotionnelle, on exprime une filiosité, la peur de l'avenir et l'incapacité de remettre en question les rapports de forces existants. La crainte d'aller vers l'inconnu. I



Anne Bisang est arrivée à la Comédie de Genève il y a douze ans. LDD

De l'invisibilisation à la transmission

En 1999, c'est la première fois que les rideaux de la Comédie s'ouvrent sur la nomination d'une femme: Anne Bisang, première comédienne-metteuse en scène issue du théâtre indépendant qui, du haut de ses 37 ans, apporte ses bagages du théâtre *off* au cœur d'une telle institution.

A son arrivée, une seule femme avait été produite sur la scène de ce théâtre. Une double observation se dégage: l'exclusion des femmes de postes à responsabilité, ainsi que l'absence d'auteures et de metteuses en scène. Ce double constat est régi par une même logique d'invisibilisation.

D'une part, le domaine professionnel du théâtre n'échappe pas à l'articulation entre ségrégation verticale (évinçant les femmes des postes élevés dans les hiérarchies du travail) et ségrégation horizontale (concentration des femmes dans différents secteurs). Non seulement c'est un véritable parcours de combattante dans un univers androcentré, mais aussi une bataille permanente pour que le chemin tracé ne soit pas gommé une fois les mandats terminés. Les processus d'invisibilisation se traduisent autant par le fait d'écarter certaines femmes des lieux de décision que par le fait qu'elles doivent davantage se battre pour être légitimées lorsqu'elles sont en fonction et pour que leur travail soit reconnu et jugé digne de laisser une trace.

D'autre part, par qui les textes de théâtre sont-ils écrits, joués et mis en scène? Et de qui parlent-ils? Nous retrouvons un processus d'invisibilisation des femmes en tant qu'objet et sujet de l'Histoire, qui ne se cantonne pas au champ du théâtre. Ces dernières sont soit effacées, soit présentées

de façon stéréotypée et particularisées en tant que catégorie sexuée. Face au référent universel masculin, elles constituent soit une part d'ombre, soit une impossible individualité.

Poser la question de l'invisibilisation revient donc à interroger ces processus, traversés par des rapports de pouvoir, qui mettent en lumière certains aspects – au détriment d'autres – et à demander qui a le monopole de la parole, qui est en droit de juger ce qui a le mérite d'être montré ou non, entendu ou non, d'avoir un droit de mémoire ou non.

Pionnières et sentinelles

Sur la scène de la Comédie, différentes figures de femmes ont depuis donné chair à l'invisible et un contour à l'indicible. De *Sorcieres à Katharina*, toute forme d'inquisition – religieuse comme médiatique – est décryptée. Les Sacrifiées de l'Histoire, et de tous les jours, lèvent le voile sur des mécanismes sexistes de contrôle et de déni, d'obscurantisme et d'asservissement. Fantasmes et frustrations condamnent celles qui osent s'exprimer, celles qui ne correspondent pas au rôle assigné. Prises en étau, elles ouvrent des marges de manœuvre et des voies d'émancipation. Isolées, souvent. Solidaires, aussi. Pionnières, surtout. Sentinelles, envers et contre tout.

Face à l'invisibilisation s'élèvent la résistance et la créativité, un combat pour la reconnaissance et un souci de transmission. Cette transmission ne se cantonne

pas à laisser des empreintes mais opère un travail de socialisation. Ces voies proposent des modèles face au vide, des inspirations face à l'oubli. Ces voix permettent de rendre partageables et communicables les expériences, de créer de la mémoire, collectivement, et d'esquisser des horizons.

Ces figures ne se contentent pas de questionner le système de genre en vigueur, mais dévoilent les rapports de force en jeu en dénonçant toute forme d'oppression. Elles déshabillent les conventions et interrogent plus largement les normes domestiques, économiques et politiques en mettant au jour leur caractère construit, historiquement et culturellement situé – ouvrant ainsi des possibilités de remise en question et d'action.

Une philosophie en acte, du dépassement d'infructueuses oppositions, met à l'honneur des artistes locaux et internationaux, des textes d'hier et d'aujourd'hui, et propose de vivre des expériences inédites, à travers lesquelles chaque personne n'est plus uniquement spectatrice mais actrice, au cœur d'un débat ou au détour d'un brunch-rencontre. Entre foyer et librairie, entre expositions et cycles de lectures, les paroles circulent, le lien social se tisse. La Comédie invite à la découverte et à l'échange, à travailler les controverses, à dépasser les frontières. C'est la première fois, en somme, que les portes de cette institution s'ouvrent autant sur la cité, qu'autant de zones d'ombre sont éclairées. CD

8 mars 2011. Ici et ailleurs, une nouvelle Journée internationale des femmes a battu son plein – et à la Comédie aussi – en rappelant que les luttes féministes ont une histoire et qu'elle doit continuer à s'écrire.